

La longue marche vers l'ouest

Vous vous souvenez sans doute du tableau récapitulatif des premières langues écrites présenté plus tôt dans cet ouvrage. J'y remarquais une espèce de mouvement vers l'ouest, trahissant l'apparition d'États en ces régions ; sachant que les idiomes, créations des serviteurs de ces mêmes États à partir de proto-écritures et de pictogrammes préexistants, surgissent environ deux siècles après que cette nouvelle forme de gouvernement y a été imposée. Tracer les langues écrites revient donc à restituer le parcours des États antiques, et celui de leurs services secrets.

Pour vous rafraîchir la mémoire, voici le tableau réédité.

| | Localisation | Apparition (BC) | Attestation (BC) |
|----------------|---------------------|----------------------------|-----------------------------|
| Langues | / | / | / |
| Sumérien | Mésop. (S.) | 3 500 | 2 600 |
| Égyptien | Égypte | 3 300 | 2 690 |
| Akkadien | Mésopotamie | 2 800 | 2 400 |
| Éblaïte | Syrie | - | 2 400 |
| Élamite | Perse (S.O.) | - | 2 250 |
| Hurrian | Mésop. (N.) | - | 2 100 |
| Hittite | Anatolie | 1 900 | 1 700 |
| Luwian | Anatolie (O.) | 1 800 | 1 400 |
| Palaïc | Anatolie | - | 1 600 |
| Mycénien | Grèce, Crète | - | 1 450 |
| Hattic | Anatolie | - | 1 400 |
| Ougaritique | Syrie | - | 1 300 |
| Vieux chinois | Chine (E.) | - | 1 200 |

Bien entendu, cette marche vers l'ouest connaît quelques à-coups, au moins en apparence, dus au fait que des langues écrites s'éteignent, tel que l'éblaïte, supplanté par l'akkadien avec qui il présente d'étroites similitudes. De nouveaux idiomes conquièrent des régions qui en étaient encore vierges, comme en Anatolie, et s'étendent inexorablement en direction de la Perse, en Mésopotamie, ou dans les territoires voisins de cette dernière.

Mais le mouvement est bel et bien là, manifeste. Seule exception notable, le vieux chinois, qui voit le jour, en qualité de langue écrite, dans la Chine de l'Est et, bientôt, du Nord-Est.

Je l'ai dit, il me semble logique que ce foyer ne soit pas rattachable au mouvement vers l'ouest, car trop éloigné du Moyen-Orient à mon goût. De plus, la Chine est considérée telle une souche civilisationnelle indépendante. Il en va de même, d'ailleurs, pour l'Inde, beaucoup plus tôt, avec l'Indus script, ou « écriture de l'Indus », dont la forme rudimentaire date de 3 500 av. J.-C., tandis que Sumer commerce avec ce territoire.

Dans le tableau ci-après, qui couvre le millénaire suivant, ne vous étonnez pas d'y lire que le prakrit, en Inde, le tamoul, au Sri Lanka, et le sanskrit, apparaissent aussi tard. L'État, en Asie du Sud, est vraiment très antérieur à ces époques. Il débute donc dans la vallée de l'Indus, trois mille ans plus tôt. Par convention, ensuite, je situe le berceau de l'idiome phénicien au Liban et sur les côtes de Syrie, mais à l'origine, ce foyer s'étendait au sud, en Canaan, où il sera assez vite remplacé par l'hébreu. En outre, le phénicien écrit essaima en Méditerranée, surtout au Maghreb, dans le sud de l'Ibérie, en Lybie, en Sicile, etc., à la faveur de la création de nombreux ports et comptoirs commerciaux.

Enfin, de multiples langues se succédant en Italie, je me suis efforcé d'être malgré tout exhaustif. Je ne voulais pas en omettre, de peur que ce soit interprété comme un oubli de ma part. Vous verrez clairement que l'aire des langues écrites gagne du terrain au Moyen-Orient, envahissant la péninsule arabique, probablement depuis l'Égypte, pour le sabéen, et Canaan, pour le vieil arabe. Mais avant ces idiomes, l'État s'y est déjà imposé.

Voici le deuxième tableau récapitulatif des langues écrites.

| | Localisation | Apparition (BC) | Attestation (BC) |
|----------------|---------------------|----------------------------|-----------------------------|
| Langues | / | / | / |
| Phénicien | Liban, Syrie | - | 1 000 |
| Araméen | Syrie | - | 950 |
| Hébreu | Canaan | - | 950 |
| Ammonite | Jordanie | - | 850 |
| Moabite | Jordanie (O.) | - | 840 |
| Phrygien | Anatolie | - | 800 |
| Sabéen | Yémen | - | 750 |
| Vieil Arabe | Arabie (N.) | - | 750 |
| Étrusque | Toscane | - | 700 |
| Latin | Latium | - | 650 |
| Ombrien | Ombrie | - | 600 |
| Lydien | Anatolie | - | 600 |
| Carien | Anatolie (O.) | - | 600 |
| Falisque | Latium | - | 600 |
| Picène du sud | Italie (E.) | - | 550 |
| Vénète | Italie (N.E.) | - | 520 |
| Vieux Persan | Perse | - | 500 |
| Lépontique | Italie (N.) | - | 500 |
| Gaulois | Gaule | - | 500 |
| Osque | Italie (S.) | - | 400 |
| Volsque | Latium | - | 280 |
| Prakrit | Inde (N.) | - | 260 |
| Tamoul | Sri Lanka | - | 200 |
| Méroïtique | Soudan | - | 150 |
| Celtibère | Espagne | - | 100 |
| Parthe | Perse (N.E.) | - | 50 |
| Sanskrit | Inde | - | 50 |

J'ai grisé les noms de régions où est apparue une langue écrite pour la première fois ; ainsi, celle du Latium n'est mise en

évidence qu'à une seule reprise. Je constate toujours cette sorte de « course vers l'ouest », si l'on se fie à la localisation initiale des idiomes et à la chronologie, bien sûr.

L'étrusque, le latin et l'ombrien surgissent dans la partie centrale de la péninsule italienne. Plus tard, vient le tour de l'est (Marches), du nord-est (Vénétie) et du nord (Lombardie, Alpes), avec le picène du sud, le vénète et le lépontique. Encore cette impression de mouvement, tournant, ici.

Le gaulois, dans notre pays, en terre de Belgique et au-delà des Alpes, l'osque, en Italie du Sud, et le celtibère, au cœur de la péninsule ibérique, complètent ensuite le tableau. Notez que les langues écrites ont envahi l'Italie et que le déplacement des idiomes vers l'ouest continue, progressivement.

Ce mouvement est moins apparent qu'à l'occasion du premier tableau récapitulatif des langues écrites, qui concernait la période antérieure à 1 000 av. J.-C., parce que les idiomes étaient alors moins nombreux. Et je remarque que le Moyen-Orient est toujours florissant, de ce point de vue là.

En outre, considérez qu'à moins de constituer un foyer indépendant, aucune langue écrite ne surgit dans une région qui n'est pas contiguë à un territoire *déjà* pourvu d'un idiome écrit.

Et d'un État, pour le coup, ceci expliquant cela.

Parce qu'à chaque fois qu'une région connaît sa transition étatique, une langue écrite est créée par les serviteurs de l'État, sans doute plus rapidement qu'on ne le croit, même si les plus vieux témoignages de la forme rudimentaire de chacun de ces idiomes n'apparaissent que beaucoup plus tard ¹⁴⁴. Il y a donc bien là une sorte de contagion. Car pourquoi cette envie subite de passer au langage écrit, sinon pour répondre aux nouveaux besoins de l'État en matière de fixation et de centralisation des informations utiles que ne permet pas le langage oral ?

Ici comme ailleurs, la nécessité fait loi.

C'est la raison pour laquelle les idiomes ne jouent pas à saute-mouton en voyant le jour au milieu de nulle part, sans lien avec une région limitrophe possédant *déjà* sa langue écrite. Le méroïtique apparaît ainsi en pays de Koush (actuel Soudan), car l'élite de l'État égyptien tout proche l'a inventé. Et vous serez

¹⁴⁴ En effet, l'attestation de la forme définitive d'une langue écrite, ou même de sa forme imparfaite, ne figure qu'une date extrême, minimale, qui n'est pas forcément la date de surgissement réelle, exacte, de l'idiome écrit.

surpris d'apprendre que l'alphabet latin dérive des alphabets étrusque, grec et phénicien ! Je note à nouveau cette marche vers l'ouest, une fois étudiée selon l'ordre chronologique, depuis la Phénicie jusqu'à l'Italie, en passant par la Crète et la Grèce.

Si les peuples de ces contrées avaient simplement voulu singer leurs voisins en inventant à leur tour un idiome écrit, ils n'auraient pas choisi des langues qui, certes, présentent souvent des similitudes entre elles, mais qui, plus souvent encore, sont si différentes qu'elles obligent à l'apprentissage dudit idiome ¹⁴⁵.

Mais si les États en présence, d'un côté et de l'autre, l'ont fait pour que leurs citoyens respectifs ne se comprennent plus, cela prend tout son sens. Je le redis ici, cela semble illogique ou contradictoire uniquement quand on ignore que c'est la même élite suméro-hébraïque qui est au pouvoir en ces territoires.

D'où la fragmentation du monde au profit des potentats.

Voici ce que disait, à ce sujet, l'anthropologue américain Robert Carneiro, à savoir que vers 1 000 av. J.-C., il existait plus de six cent mille entités politiques à travers la planète, parmi lesquelles une poignée d'États, comme vous le savez ¹⁴⁶. Mais avant le surgissement de cette nouvelle forme de gouvernement, ces entités ne pratiquaient pas l'écriture. Leurs citoyens, sans que ce fût un prétendu âge d'or, communiquaient entre eux d'autant plus aisément que les langues orales étaient proches les unes des autres, s'adaptant, se mélangeant, s'influençant de façon constante. Avec les idiomes écrits, il en va différemment, car une fois que la langue est fixée avec son alphabet, ses signes, elle devient indéchiffrable. Preuve en est avec l'Indus script, à ce jour encore incompréhensible pour nos linguistes.

Toutefois, pareil processus était déjà en marche.

N'accablons pas tant l'État et le passage à l'écriture que le pouvoir et les élites qui exercent celui-ci. Ainsi que je l'ai dit, l'objectif est de diviser pour mieux régner. Et un idiome neuf, inédit, empêche aussi les services de renseignement adverses, malgré tout en concurrence, de pénétrer ses propres secrets.

¹⁴⁵ Même en tenant compte du fait que seule une faible minorité de gens maîtrisaient parfaitement l'écriture, parce que sujets loyaux de l'État.

¹⁴⁶ Carneiro, Robert L. (1978). "Political Expansion as an Expression of the Principle of Competitive Exclusion". In Cohen, Ronald & Service, Elman R. *Origins of the State: The Anthropology of Political Evolution*. Philadelphia: Institute for the Study of Human Issues, p. 219.

Sous le regard vigilant du dragon

Le vieux chinois apparaît, sous sa forme définitive, vers 1 200 av. J.-C., ce qui me permet de situer le surgissement de sa forme imparfaite autour de 1 600 av. J.-C., peu ou prou. À cette époque, les Shang, ou Yin, fondent leur dynastie après avoir démis l'ultime roi de la dynastie Xia, le dénommé Jie Gui.

Il demeure un grand flou chronologique au sujet de cette dernière, que certains historiens considèrent comme légendaire. Pour autant, il n'est pas impossible que l'État soit né en Chine de l'Est dès 1 800 av. J.-C., sous l'apparence de cités-États telles qu'il en existait, beaucoup plus tôt, en Basse-Mésopotamie.

Or, la tradition orale chinoise prétend que les Xia sont arrivés au pouvoir vers 2 070 av. J.-C., voire auparavant. Si je me fie à mes propres estimations, il est plausible que les Shang aient pris les commandes de l'État alors aux mains des Xia, dont l'antériorité, en effet, serait à revoir à la baisse.

Tout en leur conservant une historicité.

Mais laissons vite de côté cette bataille de dates agitant la communauté savante pour nous intéresser à un événement qui intervient au cours du règne de Jie Gui, à savoir ce qui est peut-être la preuve indirecte de l'existence de services secrets chinois inspirés, efficaces et autochtones ¹⁴⁷.

Dans les faits, un certain Yi Yin, ancien esclave, d'après la légende, de Cheng Tang, le fondateur de la dynastie Shang, fut infiltré dans la maisonnée du roi Jie Gui, devenant l'un de ses cuisiniers, où il profita de sa situation privilégiée pour recueillir discrètement des renseignements utiles, sur les plans militaire et civil, de la bouche même des officiels de l'État Xia et des invités de marque du souverain ennemi. Celui-ci était semble-t-il haï de la population à cause de sa vie de luxe et de débauche, et des actes de cruauté qu'il perpétrait à intervalle régulier.

Yin, quant à lui, a pu être un proche de Cheng Tang, un homme de confiance, que le leader rebelle décida d'utiliser pour lui servir d'yeux et d'oreilles à proximité immédiate de son adversaire. Il excellait en matière culinaire et Jie Gui était réputé

¹⁴⁷ Je dis « autochtones » car, selon toute vraisemblance, l'élite, ici, n'est pas d'origine suméro-hébraïque, comme au Moyen-Orient à la même période.

fin gastronome. La situation était donc très tentante. Notez que cette histoire ressemble à des récits que nous avons déjà croisés dans cet ouvrage. C'est un peu comme si Joseph, esclave devenu vice-roi d'Égypte, avait été infiltré dans la demeure d'Hannibal Lecter, à la façon d'un Spiridon Poutine en les murs du Kremlin.

Je reviendrai sur cette *curiosité* qui m'a sauté aux yeux.

Il est clair que ce type de biographie est très souvent sujet à caution. Toutefois, je sais par expérience qu'aucun récit de ce genre, même empreint de légendes, n'est entièrement faux. Il est toujours fondé sur du solide, une part de vérité. Ce qui est sûr, par exemple, c'est que Yin fut ce qu'on appelle un « *plant* ».

***Plant* (plant ; au sens de « qui vient d'être planté »)**

1. (*Verbe*) Insérer des informations dans le canal (ou chaîne) de renseignement d'une cible.
2. (*Nom*) Individu infiltré à l'intérieur d'une organisation étrangère. (Dans le cadre, ici, d'une « pénétration »).
3. (*Nom*) Document falsifié, contrefait, ou forgé de toutes pièces, fourni délibérément à une organisation étrangère.

Pareille audace ne doit pas vous étonner, tant les anciens Chinois étaient passés maîtres dans l'art de l'espionnage. Ainsi, leurs agents secrets entaillaient des bûchettes à l'aide d'un code à usage militaire consistant en une série de marques complexes, avant de les briser en deux et de confier chacune des moitiés à une personne différente. Et quand les ultimes propriétaires des bûchettes se rencontraient, plus tard, ce procédé permettait à l'un de vérifier l'identité de l'autre en reboîtant parfaitement les deux morceaux. La longueur de ces objets, notamment, symbolisait le type de renseignement qui y était gravé. Enfin, pas un mot ou caractère connu n'était apparent sur ces bûchettes et si l'ennemi mettait la main dessus, cela ne lui était d'aucun bénéfice. Méthode simple, efficiente et peu onéreuse.

Utilisée jusqu'à nos jours, et pendant l'Occupation.

Les services secrets de la Chine antique utilisaient aussi des pigeons pour communiquer à l'abri des regards indiscrets, mais ces volatiles n'étaient pas disponibles en tout temps. Vers 200 av. J.-C., même si leur usage est largement antérieur à cette date, les agents de renseignement de la dynastie Han usaient de cerfs-volants afin de transmettre des informations utiles. Ces

« oiseaux de papier » pouvaient flotter à très haute altitude, ce qui permettait à une ville de signaler qu'elle était assiégée des dizaines de kilomètres à la ronde. Impossibles à détruire car hors de portée des armes de jet du moment, leur utilisation était très appréciée lors des campagnes militaires. Là encore, la couleur de l'objet, entre autres choses, apportait des précisions quant à la nature du péril, ce au profit des secours armés mis en route.

L'imagination des anciens Chinois était remarquable.

Il est ainsi fort probable qu'ils aient inventé ce que nous appelons l'encre invisible. Ici, il n'est pas forcément question de chiffrer, de coder, le message transmis, quoi que ce ne fut pas interdit. L'on mélangeait de l'eau avec de l'alun, plutôt rare, à l'époque, et lorsque l'encre avait séché, les mots manuscrits n'étaient plus visibles. Il suffisait ensuite de tremper le morceau de papier dans de l'eau pour que le message reparaisse comme par enchantement. Améliorée, cette technique a encore cours à travers le monde et fut souvent utilisée durant la Guerre froide.

Mais le clou de ces procédés est la jarre en terre cuite.

Ce récipient était constitué d'un ventre très large et d'une bouche nettement plus petite qui était recouverte d'un cuir très fin. La partie inférieure de l'objet était enfouie dans la terre et si une oreille experte était alors accolée au cuir couvrant la bouche de la grosse jarre, il était possible de percevoir distinctement des conversations lointaines, parfois à des distances qui défiaient l'entendement, suivant la nature du sol et divers facteurs. Et pour être certain de ne pas se tromper en retranscrivant lesdites conversations, ce sont des aveugles qu'on recrutait, formait et assignait à cette tâche délicate. Ces citoyens, **marginiaux** malgré eux et traités d'ordinaire en parias, se voyaient choyés par les autorités militaires grâce aux résultats époustouflants qu'ils obtenaient. Prenant une sorte de revanche sur leur handicap¹⁴⁸.

Cette méthode est sans aucun doute très ancienne.

Les érudits supposent qu'elle fut utilisée pour la première fois vers 500 av. J.-C., mais cette estimation est douteuse. D'autres chercheurs penchent pour une origine antérieure, voire beaucoup plus lointaine. En tout cas, c'est à cette époque qu'est rédigé un ouvrage capital de stratégie militaire.

¹⁴⁸ Un tel exemple illustre à merveille l'une de mes affirmations, à savoir que les services secrets ont de tout temps recruté parmi les marginaux, et que le profil de certains espions, d'hier et de nos jours, en surprendrait plus d'un.

L'Art de la guerre, par le célèbre général Sun Tzu.

Chez ce dernier domine l'idée de forcer son adversaire à abandonner la lutte, ce dans le but de s'assurer une victoire à peu de frais sur les plans humain, matériel et financier. Afin de parvenir à pareil objectif, le stratège militaire doit utiliser des moyens tels que l'adaptation tactique, la rapidité et la fluidité des mouvements, l'espionnage, la tromperie, la diversion et la ruse. En toute logique, Tzu évoque le cas des espions et autres agents de renseignement, distinguant cinq types parmi les uns et les autres. Des préceptes toujours d'actualité.

Voici donc ce que je voulais vous en conter.

Au chapitre treize de son ouvrage, l'officier général nous dit que l'État ne doit pas hésiter à user de l'argent pour acheter des intelligences chez ses ennemis qui lui permettront d'en triompher, parfois sans même avoir à combattre. Précisément, le but poursuivi est de s'appuyer, en les excitant, sur les divisions de l'adversaire qui sont : la discorde dans les villages et les cités, la discorde dite extérieure, la discorde entre les inférieurs et les supérieurs, la discorde de mort et, enfin, la discorde de vie. Pour chacune de ces « divisions », un type d'agent secret.

Ainsi, exploiter la division dans les villes et les villages consiste à s'attacher des populations soumises qui ne supportent plus leur condition et pourraient servir de pourvoyeuses, par exemple en nourriture, le moment venu. Les premiers citoyens convertis en membres de la « cinquième colonne », ou ennemi intérieur du point de vue de l'État, seront aussi en mesure de fournir de précieuses informations sur la façon adéquate de recruter leurs semblables les plus en vue dans la cité ou, plus important encore, susceptibles d'être difficiles à convaincre.

La bonne vieille ruse du cheval de Troie, en définitive.

Par la division extérieure, Sun Tzu entend celle concernant les officiers de l'armée adverse. Ici, il est question de jouer sur les rivalités, les jalousies, l'orgueil de certains et la frustration chez d'autres, afin de détacher les uns et de faire en sorte que le reste s'entredéchire à intervalle régulier. Naturellement, parvenir à cette fin suppose de connaître tous ces officiers de pied en cap. Pour cela, il faut recruter des gradés de haut rang qui serviront d'espions et permettront d'abattre des cibles plus imposantes avec davantage de facilité. Les armes à utiliser sont efficaces : perspectives de revanche, promesses de gloire et beaucoup d'or.

Vient la troisième division, entre inférieurs et supérieurs.

Tzu n'entend pas seulement semer la discorde parmi les officiers de l'armée ennemie en excitant les mécontentes, les rancœurs et les suspicions à un niveau horizontal. Il faut, selon lui, attaquer aussi la verticalité des hiérarchies de l'adversaire.

Les forces armées ne sont plus la seule cible, même si un soin tout particulier doit être porté à l'entretien de la discorde entre grades supérieurs et inférieurs. Non, il faut faire pareil pour tout corps militaire ou civil, y compris avec les puissances qui se sont alliées à l'ennemi.

En vue, l'effondrement intérieur.

Quatrième division, celle de mort, « par laquelle, après avoir fait donner de faux avis sur l'état où nous nous trouvons, nous faisons courir des bruits tendancieux, lesquels nous faisons passer jusqu'à la cour de son souverain, qui, les croyant vrais, se conduit en conséquence envers ses généraux et tous les officiers qui sont actuellement à son service ¹⁴⁹ ». Cette description figure un bel exemple de « *deception* », que nous pouvons traduire par « fourvoiement, égarement, leurre » et dont je vous ai donné, dans ce livre, la définition. Son équivalent russophone est donc la « *maskirovka* », ou « camouflage », dans notre langue.

***Maskirovka* (camouflage)**

Terme né dans la Russie impériale désignant un ensemble de mesures destinées à tromper ou égarer l'ennemi quant aux capacités, actions et intentions réelles de la sécurité nationale russe. Ces mesures incluent la dissimulation, la simulation, les actions de diversion et la désinformation. La doctrine soviétique de *maskirovka* préconise notamment l'utilisation du camouflage, de la dissimulation et de la tromperie dans les programmes liés à la défense et dans la conduite des opérations militaires. (Son équivalent anglophone est *deception*).

Il s'agit en vérité d'un concept très large qui englobe de nombreux termes précis. Ces derniers incluent le camouflage, la dissimulation, la tromperie, l'imitation, la désinformation, le secret, la sécurité, les feintes, les détournements et la simulation.

¹⁴⁹ Sun Tzu, *L'Art de la guerre*. Texte complet avec illustrations, on Theoriq.com, ch. XIII.

Bien que ces mots se chevauchent dans une large mesure, ce qui induit une complication supplémentaire, c'est que le terme russe est plus grand que la somme de ces termes. Ainsi, ceux qui résident en Occident devraient essayer de saisir le concept entier plutôt que ses seuls composants.

Sagesse à méditer, à mon sens.

En tout cas, prendre connaissance de ces lignes écrites par le général Sun Tzu, voici deux mille cinq cents ans, invite bien sûr au respect. Ces idées d'ordre stratégique ont traversé les siècles et cela démontre ce que j'ai affirmé auparavant.

Le savoir-faire des espions remonte au fond des âges.

Je ne peux m'empêcher de citer à nouveau ce remarquable stratège militaire, tant ses mots résonnent encore aujourd'hui, où les services de renseignement manipulent les citoyens : « [...] si vous avez su faire douter des bonnes intentions de ceux mêmes dont la fidélité à leur prince vous sera la plus connue, bientôt vous verrez que chez les ennemis les soupçons ont pris la place de la confiance, que les récompenses ont été substituées aux châtiments et les châtiments aux récompenses, que les plus légers indices tiendront lieu de preuves les plus convaincantes pour faire périr quiconque sera soupçonné ». Nous voyons là une illustration imagée du « diviser pour mieux régner » cher aux élites dirigeantes, d'autrefois ou contemporaines. Tous les coups sont permis pour dresser le peuple contre lui-même.

Cinquième et dernière division, celle de vie, consistant à répandre l'or sur ceux qui, initialement loyaux et zélés envers l'État adverse, ont fait défection en votre faveur. Parfois, un emploi peut avantageusement remplacer la richesse. Vos alliés, leurs familles et leurs amis vous en seront reconnaissants. Voici ce que Tzu affirme. Ici, il n'est nul besoin, comme ci-avant, d'agents désinformateurs mais plutôt de rétributeurs. Et à la suite d'ultimes conseils judicieux sur les services clandestins de l'État invisible et leurs membres actifs, faisant remarquer, entre autres, que si une partie espionne, alors l'autre fait sans aucun doute de même, appelant à une humilité constructive, le général Sun Tzu résume et achève à la fois : « Une armée sans agents secrets est un homme sans **yeux** ni **oreilles** ¹⁵⁰ ».

¹⁵⁰ J'ajoute que pour être pleinement efficaces, ces cinq leviers doivent être actionnés en même temps et constamment, dixit Tzu.

Pour ceux qui ne le sauraient pas, les Chinois ont inventé le papier, la boussole, la poudre à canon et l'imprimerie, à défaut, tel Johannes Gutenberg, d'avoir mis au point la presse mécanique. En résumé, les anciens Chinois étaient avancés sur le plan technoscientifique tout en bénéficiant d'une véritable culture de l'espionnage et de la ruse en tant qu'armes de guerre. Et c'est peut-être à cause de cela que persistent, à l'encontre de leurs descendants, des stéréotypes négatifs où la pudeur dans l'expression des émotions est hâtivement interprétée telle une dissimulation des véritables intentions. Mais ceci relève d'un tout autre sujet. En conclusion, je souhaiterais aborder, comme promis, cette étrange histoire de cuisinier entrevue avec le récit de l'espion Yi Yin, infiltré dans la maisonnée du roi Jie Gui.

Finissant ainsi sur une petite touche d'humour.

Au cours de cet ouvrage, nous avons eu l'occasion de croiser la célèbre animatrice télé et chef cuisinier Julia Child, et, avant elle, le chef **cuisinier** Spiridon Poutine, qui n'était autre que le grand-père paternel de Vladimir, l'actuel chef de l'État russe. Coïncidence ou pas, cette récurrence m'interpelle. Je me dis que pareille profession pourrait éventuellement servir, elle aussi, de couverture à des activités clandestines relevant des services de renseignement. Jugez plutôt. Dans notre langue, « cuisiner », signifie « poser des questions de façon à faire parler quelqu'un », le plus souvent de manière rude, agressive, voire cruelle. En anglais, on dit « *to grill* », verbe qui a le même sens.

J'ignore si le mandarin a un terme équivalent, mais cela mériterait d'être vérifié. En français, il existe l'expression « être sur le gril », qui veut dire « être soumis à la torture », au sens figuré mais aussi au sens propre. N'y a-t-il pas un lien, ici, de nature sémantique, avec les services secrets ? Certains d'entre vous trouveront peut-être ledit lien par trop ténu, mais je pense vraiment qu'il y a là une piste à creuser. Avis aux amateurs.

À titre personnel, je me souviens que l'actrice suédoise Greta Garbo incarna l'espionne Mata Hari dans le film du même nom, en 1931. Or, cette comédienne aurait intégré les rangs du MI6 dix ans plus tard, après avoir mis fin à sa carrière. Bizarre, donc, de la retrouver dans ce type de long-métrage avant, plus tard, d'être *réellement* recrutée ¹⁵¹. Mais il y a plus curieux. Car

¹⁵¹ Elle aurait été chargée de réunir des informations sur Axel Wenner-Gren, riche entrepreneur suédois supposé lié d'amitié avec Hermann Göring.

dans *Mata Hari*, l'acteur germano-américain Frank Reicher y interprète le rôle d'un homme à la fois **cuisinier** et espion, qui est par la suite poussé au suicide à cause de ses erreurs passées. En 1937, il joue dans un autre film, intitulé *Espionage*, et, en 1942, Reicher est premier rôle dans un troisième long-métrage où il est question de services de renseignement, *Secret Enemies*, au titre toujours aussi évocateur.

Et je n'ai pas scruté toute sa filmographie.

J'ai dans l'idée qu'à l'instar, peut-être, d'une Greta Garbo, dans l'hypothèse où celle-ci aurait été recrutée par quelque organe de l'État invisible plus tôt qu'on ne le pense, l'acteur Frank Reicher était peut-être un espion – et cuisinier, à l'écran – interprétant des rôles d'espion, comme si ce n'était qu'un jeu ¹⁵².

Difficile de trouver plus subtile couverture, n'est-ce pas ?

L'Inde antique et ses « Invisibles »

Ancien professeur à l'université de Calcutta, l'historien Sailendra Nath Sen nous apprend que le *Rig-Veda*, ou *Rgveda*, fait déjà mention d'agents secrets pratiquant l'espionnage. Cette œuvre, composée d'hymnes sacrés et de louanges, est l'un des quatre textes canoniques de la religion hindouiste et fut rédigée pendant une période courant de 1 500 à 1 200 av. J.-C., ce en plusieurs étapes. Il est même des linguistes qui font débiter sa rédaction à partir de 1 700 av. J.-C., ce qui signifie que ses plus vieux passages pourraient bien être antérieurs à l'avènement du Nouvel Empire égyptien, apparu vers 1 580 av. J.-C., date que les savants considèrent – erronément – comme le point de départ de l'activité des services de renseignement étatiques tels que nous les définissons de nos jours.

Naturellement, la tradition orale indienne, qui sert de base à la composition du *Rig-Veda*, remonte à la nuit des temps. Et il va de soi que ces dates ne sont encore que des estimations minimales. Pour ma part, je considère que, de même qu'à Sumer ou en Égypte, ces services secrets sont aussi anciens que l'État dont les premières manifestations surgissent sous la forme de cités-États érigées, dès 3 500 av. J.-C., dans la vallée de l'Indus,

¹⁵² Rappelez-vous que le célèbre Actors Studio a élu domicile, dès 1955, dans le quartier new-yorkais de Hell's Kitchen, la « **Cuisine** de l'Enfer ».

foyer civilisationnel indépendant mais pas coupé du monde pour autant. Cependant, nous devons admettre que les preuves écrites de l'existence de services de renseignement autochtones, ici aussi, manquent à l'appel pour des époques si reculées. À tout le moins, *officiellement*. Il faut donc que les chercheurs fassent avec et utilisent ces sources, non sans redoubler de prudence.

Mais revenons au *Rig-Veda* et à son étonnant contenu.

Toujours d'après ce texte majeur de l'hindouisme, il est suggéré que les espions avaient même pour mission de détecter et capturer les criminels ¹⁵³. Leur emploi par différents organes de l'État invisible était fréquent. Autre donnée intéressante, le *Rig-Veda* évoque la distinction entre *Dūtas* et *Prahitas* ¹⁵⁴, les uns et les autres étant des agents de la **diplomatie** indienne. À ceci près que les premiers sont des envoyés officiels de l'État visible, tandis que les seconds sont des espions officieusement autorisés à opérer dans n'importe quel pays à l'insu de leur hôte. C'est-à-dire ce que nous appelons aujourd'hui des illégaux qui, de facto, relèvent davantage de l'État invisible.

Illégal

Officier, employé ou agent membre d'une organisation de renseignement qui est envoyé à l'étranger et qui n'a aucune relation ouverte avec le service de renseignement auquel il est secrètement affilié, ni avec aucune des opérations menées par son gouvernement sur ce territoire sinon ce même service de renseignement. (Le terme vient du fait que l'individu se trouve illégalement dans le pays d'accueil).

Notez que, selon le texte, ces deux types d'agents sont membres de la diplomatie, domaine de l'État visible, mais que si les uns agissent au grand jour, les autres le font dans le dos de l'État adverse, à l'instar des services secrets. Ce mode opératoire n'est toutefois pas nécessairement une spécificité indienne. Il illustre une fois de plus l'existence de ponts entre les fractions visible et invisible de tout État, d'hier et d'aujourd'hui.

¹⁵³ Sailendra Nath Sen, *Ancient Indian History and Civilization*, New Age International Publishers, New Delhi, 1988 (1999), p. 551.

¹⁵⁴ J'utilise ici la graphie de ces mots translittérés en anglais, n'ayant pas trouvé leurs équivalents dans la langue de Molière.

Et le lien étroit unissant diplomatie et renseignement.

Au contraire des diplomates, ces illégaux indiens, en cas d'arrestation, n'auront évidemment droit à aucun égard. Leur grande force réside surtout dans le fait qu'ils semblent être, dans le pays qu'ils ont infiltré, des citoyens légitimes de ce dernier, constituant autant d'épines dans le pied du contre-espionnage.

Plus loin, le *Rig-Veda* explique que les agents secrets à qui l'on a confié une mission d'espionnage doivent être présents dans chaque ville, province ou territoire dirigé par un féal, soit un vassal du chef de l'État, que celui-ci soit roi ou autre. Dotés d'un sens aigu de l'observation, ces individus passaient pour détenir une sorte de don d'ubiquité, tant leur rayon d'action semblait illimité. Régulièrement, ils faisaient parvenir des rapports aux services de renseignement qui les employaient et rendaient compte de la mentalité des populations, signalant tout incident de nature à menacer la sécurité et les intérêts de l'État indien. Du fait de l'importance de leurs missions pour ce dernier, leur rang social était élevé et ils jouissaient autant de la crainte des citoyens que de la considération de l'élite dirigeante.

J'ajoute que l'une de leurs couvertures favorites était de se faire passer pour des membres de tel ou tel groupe religieux, très nombreux, en ces temps reculés ; ils n'avaient alors que l'embarras du choix. Néanmoins, il n'était pas rare que les services secrets recrutent un véritable adepte, ce qui, bien sûr, rendait très difficile l'identification des espions par le peuple profane. Par bien des aspects, ces serviteurs de l'État invisible me font penser aux fonctionnaires des Renseignements généraux que nous connaissions, dans notre pays, il y a encore quelques années. Dans les faits, ils agissaient à la manière, aujourd'hui, des « *plants* »¹⁵⁵ de la Direction générale de la Sécurité intérieure (DGSI), comme les zélotes d'une police politique informelle en quête de sa « cinquième colonne ».

Un détail qui a son importance : selon le *Rig-Veda*, dans l'Inde antique, les agents secrets sont affiliés à plusieurs dieux du panthéon hindouiste, dont Yama, divinité associée à la **mort**.

¹⁵⁵ Étant donné que les mouchards des RG n'ont pas disparu. Ils ont vu leur appellation modifiée et exercent toujours les mêmes fonctions, à savoir, entre autres, la surveillance des citoyens *considérés* dangereux par l'État.

Naturellement, la mort renvoie au monde souterrain, espace de l'État invisible par excellence.

Une fois de plus, il n'y a pas de hasard.

Cette remarque m'amène à signaler un autre fait que je n'ai pas porté à votre connaissance cependant que j'évoquais les services de renseignement de l'ancienne Chine ; je veux parler des deux dieux liés au monde souterrain, ou « *underworld* », dans la mythologie chinoise : Gui et Yanluo.

Le second est aussi appelé le « roi de l'**Enfer** », et possède plusieurs noms, dont celui de Yama, l'homonyme parfait de son pendant hindouiste qui, toutefois, présente quelques différences notables avec lui. Le premier, par contre, relève de la culture populaire et son nom vient du mot translittéré « *móguǐ* », qui signifie « monstre », « **esprit malin** », « **diable** » ou encore « **démon** ». Observez que nous restons à nouveau dans un champ lexical relatif au démoniaque et à l'inferral. Plus étrange, le terme « *móguǐ* » se prononce, et s'écrit parfois, « *mogwai* ».

Ce dernier terme devrait vous rappeler quelque chose.

Sorte de petite créature espiègle, voire malfaisante et assez dangereuse, le mogwai a inspiré le réalisateur Joe Dante pour son film *Gremlins*, sorti en 1984. En effet, selon la tradition chinoise, ces êtres farceurs se reproduisent au moment où débute la saison des pluies, cependant que, dans le long-métrage, l'eau permet la multiplication des « *gremlins* ». Il y a beaucoup de points communs entre ceux-ci et les créatures du folklore de l'ancienne Chine, de même, naturellement, que des divergences.

Dans le monde anglo-saxon, un « *gremlin* » est un être mythique censé provoquer des incidents dans des systèmes mécaniques en tout genre, et notamment dans l'aviation où il connut son heure de gloire, durant la Seconde Guerre mondiale, auprès des pilotes et mécaniciens de la Royal Air Force (RAF), qui expliquaient les avaries constatées sur leurs appareils par l'action pernicieuse de ces créatures maléfiques. Une croyance curieuse qui semble avoir été plus répandue qu'on ne le pense dans ce milieu superstitieux qu'est celui de l'aviation, mais dont la persistance a de quoi laisser perplexe. En effet, comment des hommes, a priori sains d'esprit, ont-ils pu imaginer une chose pareille ? Avaient-ils tant besoin d'un bouc émissaire, fut-il inventé de toutes pièces, pour dissimuler leurs propres erreurs ?

C'est en tout cas l'hypothèse des psychanalystes. Pour ce qui me concerne, je n'y crois pas une seule seconde. Je me dis

que cette histoire de « *gremlin* » est une sorte de code servant à désigner une possible œuvre de sabotage. Aujourd'hui encore, ce mot est souvent utilisé dans le milieu fermé et sensible de l'informatique afin de signaler toute source d'incidents, plus ou moins dommageables, lorsque cette dernière demeure inconnue et mystérieuse. N'est-ce pas là une façon subtile d'évoquer l'action invisible, clandestine, d'agents secrets ?

Un indice surprenant me le laisse supposer.

Nous devons au romancier, scénariste et poète Roald Dahl, déjà cité dans cet ouvrage, d'avoir popularisé le « *gremlin* » bien au-delà du cercle de la RAF, notamment dans un livre destiné aux enfants et intitulé *The Gremlins*, qu'il publia en 1943. Dans ce roman, les « monstres » sont en fait des créatures d'une taille minuscule qui vivent à l'intérieur des chasseurs de la Royal Air Force et sabotent les appareils afin de se venger des humains qui ont détruit leur habitat naturel forestier.

À l'époque, Dahl était lui-même un pilote de la RAF et avait forcément entendu parler de cette croyance. Oui mais voilà, cet écrivain était aussi **diplomate** britannique et officier de renseignement de ce pays. C'est un autre serviteur de l'État invisible qui l'incita à publier pareille œuvre, Sidney Bernstein, alors à la tête du British Information Service (BIS), structure spécialisée dans la propagande déguisée en banal département de l'information du consulat britannique à New York.

Bien entendu, tout ça fleure bon les services secrets. Et il est de notoriété publique que Roald Dahl travailla avec un autre écrivain et espion, l'officier de renseignement Ian Fleming, ce qui m'autorise à penser qu'à l'instar du second, Dahl était déjà promis à un brillant avenir d'agent d'influence à travers ses créations littéraires. Il vendit au moins deux cent cinquante millions d'exemplaires de livres à destination des enfants ¹⁵⁶. Cet homme fut enfin en relation étroite avec le British Security Co-ordination (BSC), une façade, ou « *covert organisation* », fondée à New York sous l'égide du MI6, en 1940, pour enquêter sur les activités ennemies, prévenir le sabotage visant les intérêts britanniques en Amérique et briser l'obstination isolationniste étasunienne en y mobilisant en masse des agents d'influence.

¹⁵⁶ D'origine norvégo-galloise, Roald Dahl est l'auteur, par exemple, de *Charlie et la Chocolaterie*, en 1964, et fut le scénariste du long-métrage basé sur le roman éponyme de Fleming, *On ne vit que deux fois*, en 1967.

J'aurai l'occasion, dans ce livre, de revenir sur le BSC.

En tout cas, j'espère que cette petite digression, qui était toutefois fondée, vous aura permis de mesurer à quel point les services secrets, d'hier et d'aujourd'hui, d'Amérique, d'Europe ou d'Asie, aiment à s'amuser à un jeu subtil de références qu'il est difficile mais aussi réellement passionnant de pénétrer.

Retournons maintenant au sous-continent indien.

J'ai évoqué le *Rig-Veda*, mais il existe nombre d'œuvres appartenant à l'Inde antique qui traitent d'espionnage. Je pense, par exemple, au *Mahabharata*, épopée de la mythologie hindoue rédigée en sanskrit. Livre sacré, il figure sans doute le poème le plus long jamais composé dans l'histoire humaine.

Ainsi que le rappelle le chercheur Shilpi Dutta Majumder, la littérature est un miroir des normes, des valeurs, des coutumes et des mœurs de l'époque où elle se déploie. Dans le même temps, cet art influence, façonne, modèle, déforme, jusqu'aux événements, activités et relations de nature sociale, devenant, de fait, un outil puissant et efficace de contrôle social ¹⁵⁷.

Dès lors, la légion d'allusions aux membres des services de renseignement, à leurs fonctions, aux modes opératoires des uns et des autres, espions ou non, n'est probablement pas le fait d'une volonté innocente. L'élite dirigeante en étant le principal, pour ne pas dire l'unique bénéficiaire. Nous l'avons vu avec les écrits d'un Ian Fleming, qui contribua à implanter durablement dans la population britannique et mondiale une image faussée, caricaturale et stéréotypée de ce qu'est un agent secret.

Avec l'Inde, cela ne semble pas être très différent.

C'est ainsi que des textes sacrés tels que le *Râmâyana*, la *Manusmṛiti*, ou encore les puranas, dont le public est constitué de femmes depuis que ces dernières n'ont pas accès aux Vedas, prônent le développement des techniques d'espionnage, prient les rois de perfectionner ce savoir-faire dans l'intérêt, argument usé jusqu'à la corde, du peuple profane. En résumé, même si leur objet initial n'est pas de traiter du rôle des services de renseignement, ces textes sont malgré tout de véritables œuvres de propagande destinées, entre autres, à légitimer l'usage, et l'abus, de l'action clandestine. Évidemment, je pourrais faire la

¹⁵⁷ Shilpi Dutta Majumder, *Concept of espionage in Kauṭīliya arthaśāstra: its relevance to present era*, Assam University, Silchar (India), 2010, p. 59.

même remarque concernant d'autres sujets de société évoqués dans chacune de ces créations littéraires, mais celui-ci, de sujet, est capital. Puisqu'il en va de la survie des libertés individuelles.

Enjeu qui, vous l'aurez constaté, ne date pas d'hier.

Je tiens à signaler que l'Inde antique a eu son Sun Tzu.

Il s'appelait Kauṭīliya, ou Chanakya, vécut sans doute de 350 à 275 av. J.-C., et est considéré comme le premier penseur politique indien connu. Il aurait été le proche conseiller de Chandragupta Maurya, le fondateur de l'Empire maurya, sur lequel ce souverain régna de 324 à 300 av. J.-C., puissant État qui s'étendait du golfe du Bengale, à l'est, à la Perse, à l'ouest, englobant l'Inde du Nord jusqu'aux contreforts himalayens.

Mais là où Tzu souligne la nécessité d'un renseignement militaire de qualité, Kauṭīliya en appelle à la « *deception* » et à la subversion. En élève attentif et zélé, l'empereur Chandragupta Maurya, une fois au pouvoir, usera d'espions et d'agents secrets en tout genre pour maintenir et consolider son régime, faisant de l'assassinat ciblé une vraie méthode de gouvernement.

L'œuvre majeure de Kauṭīliya a pour titre *Arthaśāstra*, consistant en un recueil de science du politique, c'est ce que ce mot signifie en sanskrit. Néanmoins, il n'est pas impossible que Chanakya soit effectivement le vrai nom de son auteur. En effet, dans cette même langue, « *kauṭīliya* » n'est pas un terme très favorable puisqu'il veut dire « malhonnêteté », ou « fausseté ». Notez toutefois que « *deception* », en anglais, a le triple sens de « fourvoiement, égarement, leurre ».

Ce qui n'est peut-être pas une coïncidence.

Quelques chercheurs pensent qu'une fraction de l'ouvrage n'est pas authentique. Pour ma part, je remarque que ce dernier n'a été redécouvert ¹⁵⁸, sous la forme d'un exemplaire incomplet et en très mauvais état, qu'en 1905, dans un village du sud de l'Inde, ce qui n'exclut pas une supercherie, même partielle ¹⁵⁹.

Ainsi que je l'ai déjà indiqué, dans l'ancienne Inde, il se trouve que les agents secrets sont affiliés à plusieurs dieux du

¹⁵⁸ L'ouvrage était utilisé couramment jusque vers 1150, avant de disparaître.

¹⁵⁹ Vous le savez, maintenant, les services de renseignement sont aussi passés maîtres dans l'art de la contrefaçon. Qui plus est en ce qui concerne des livres dont l'objet est précisément l'État invisible et son action clandestine.

panthéon hindouiste. En fait, ces divinités sont représentées, imaginées et décrites, entourées d'espions. À charge pour les humains de prier tel dieu de leur envoyer ces derniers afin, par exemple, de recueillir des renseignements utiles sur une armée ennemie, un rival encombrant, ou une cible d'importance. Vous l'aurez compris, le métier d'agent secret suppose le soutien de ces entités et le concours d'autres espions, invisibles ceux-là.

Difficile à imaginer pour nous autres Occidentaux.

Pourtant, cela fonctionne comme ça. Dans ces conditions, il est logique que les « espions » de Varuna, la divinité associée à l'eau, soient appelés « les regardeurs ¹⁶⁰ des hommes ». Ces agents de renseignement d'essence surnaturelle sont de surcroît assimilés aux « **étoiles** de la **nuit** ¹⁶¹ ». Nous retrouvons, au passage, le temps de l'État invisible par excellence. Quant aux étoiles, rappelez-vous de *The Night Has a Thousand Eyes*, la chanson de Bobby Vee dont je vous ai précédemment parlé dans ce livre, et du fait que, dans la Bible, les anges sont souvent figurés par des étoiles. Or, l'ange, « *aggelos* » en grec, c'est le **messager** (de Dieu), ce qui renvoie bien à l'une des fonctions premières des agents secrets antiques, le transport de messages contenant des informations capitales pour la survie de l'État.

Mais comment expliquer la récurrence de ces références ?

De mon point de vue, c'est tout simplement parce que les différents serviteurs de l'État invisible, à travers le monde, ont instinctivement utilisé des symboliques semblables, voire quasi identiques, afin de décrire l'action clandestine, les agents de renseignement, leurs codes, coutumes, mœurs. Ce qui est assez logique, du reste. À partir du moment où ces gens situent leur espace de prédilection sous terre, par opposition à la surface où vivent les profanes, et décident que leur temps par excellence correspond à la nuit, que le peuple non initié fuit telle la peste, ils vont forcément retomber sur les mêmes associations d'idées. C'est d'ailleurs en partie grâce à cela que je les ai démasqués. Ajoutez à ceci la proximité ethnique, comme c'est le cas pour l'élite suméro-hébraïque au pouvoir au Moyen-Orient et ailleurs.

Et ces faux hasards trouveront soudain leur explication.

¹⁶⁰ Dans le sens de « celui qui regarde, contemple, observe, examine ».

¹⁶¹ Shilpi Dutta Majumder, *Concept of espionage in Kauṭīliya arthaśāstra: its relevance to present era*, Assam University, Silchar (India), 2010, p. 61.

Ensuite, le *Rig-Veda* nous indique que les brahmanes, c'est-à-dire les membres de l'une des quatre castes définies par l'hindouisme, sont les plus à même de devenir des espions hors pair ¹⁶². Supposés sages, vertueux et dotés d'un remarquable esprit de sacrifice, ces hommes cumulent ainsi des qualités pour le moins essentielles dès lors qu'il s'agit d'accomplir les tâches périlleuses relatives à l'action clandestine, à l'espionnage et à la défense des intérêts de l'État, indien, ici.

En tout cas, voilà qui est intéressant, car ce n'est pas la première fois que nous voyons associés, d'un côté, les leaders religieux proches du pouvoir ¹⁶³, de l'autre, les membres de la « communauté du renseignement », composante majeure de l'État invisible. Une collusion qui va donc bien au-delà de la fabrication de textes « sacrés » à des fins de propagande.

Autre fait d'importance, Majumder nous apprend dans son étude que les services secrets recrutèrent par la suite au sein des quatre castes, indépendamment de la condition sociale des uns et des autres, ce qui confirme à nouveau ce que je vous disais, à savoir que l'État invisible affectionne tout particulièrement d'employer des marginaux et des parias. Nul doute que c'est toujours le cas dans l'Inde contemporaine, et qu'il existe même des Dalits, ou « Intouchables ¹⁶⁴ », parmi les espions œuvrant pour les services de renseignement de leur pays.

La dissimulation justifiant tous les moyens.

Dans l'*Atharva-Veda*, autre texte sacré de l'hindouisme considéré comme le quatrième Veda, il est même précisé que les « agents » de Varuna ont chacun un millier d'yeux ¹⁶⁵, ce qui montre à quel point la chanson de Bobby Vee, dont je viens de reparler ¹⁶⁶, a tout à fait sa place dans le film *Dark City*, qui traite, à mots couverts, de l'action invisible des services secrets. Et, sans surprise, nous apprenons que des espions sont aussi au

¹⁶² *Rig-Veda*, VII, 87, 3. (D'une manière implicite et obscure, il est vrai.)

¹⁶³ Quoique les brahmanes ne soient pas uniquement des prêtres ou des sacrificateurs. Il en est aussi qui sont des **enseignants**, des **hommes de loi** et des **philosophes**, autant de professions, en définitive, liées à l'État visible.

¹⁶⁴ Si bas sur l'échelle sociale qu'ils sont hors castes, pour être exact.

¹⁶⁵ Shilpi Dutta Majumder, *Concept of espionage in Kauṭīliya arthaśāstra: its relevance to present era*, Assam University, Silchar (India), 2010, p. 68.

¹⁶⁶ *The Night Has a Thousand Eyes*, pour *La Nuit a un millier d'yeux*.

service de Soma, le dieu des plantes et végétaux que les hindous assimilaient alors à la **lune**, astre nocturne par excellence, la nuit étant le temps de prédilection de l'État invisible, cela va sans dire. Notez que, dans la mythologie égyptienne, c'est la déesse **Isis** qui est le pendant de Soma, dont elle diffère toutefois ¹⁶⁷.

Comparaison n'étant pas raison, ainsi que le veut l'adage.

Autre poème épique de l'Inde antique, le *Râmâyana*, sans doute rédigé, par étapes, de 650 à 350 av. J.-C., relate clairement que les agents de renseignement avaient aussi pour mission d'espionner les officiels des États voisins, afin de prévenir tout risque de tromperie ou de subversion. Mieux encore, selon le respecté Kautiliya, la tâche de surveiller le Premier ministre adverse était confiée à des agents secrets de sexe féminin ¹⁶⁸. Voilà une révélation de nature à bousculer les idées reçues, et sur l'organisation sociale de ces époques reculées, et sur le profil des espions employés par les services secrets.

Typiquement ce que l'État invisible entend cacher au peuple profane. Mais maintenant, sachant cela, vous saisissez combien les non initiés ont été enfumés, au fil des siècles, égarés, illusionnés, dans le but que personne, en dehors des serviteurs de l'État, visible et invisible, ne soit capable d'y voir clair. En effet, tant que la littérature ou les médias vous vendent des espions qui ressemblent à des playboys façon James Bond ou à des *geeks* boutonneux du type Edward Snowden, vous ne risquez pas d'imaginer que la plupart de ceux-ci sont en vérité des **femmes**. Pourtant, ces informations, encore une fois, ne sont pas dissimulées. Du moins, pas vraiment. Mais les historiens officiels, aux ordres, se gardent bien d'en parler. Et une telle révélation concerne l'Inde d'il y a deux, voire trois millénaires.

Ici et maintenant, la réalité est beaucoup plus étonnante.

Toujours dans le *Râmâyana*, il est dit que certains agents de renseignement se déguisaient en **mendiants**, en vue de passer inaperçus ¹⁶⁹. Ce ne sont donc pas là des marginaux qui sont employés par l'État invisible, mais les serviteurs de ce dernier qui utilisent la marginalité telle une couverture.

¹⁶⁷ À commencer par le sexe de Soma, qui est un dieu. En outre, celui-ci est souvent considéré comme étant *réellement* la lune, contrairement à Isis.

¹⁶⁸ Shilpi Dutta Majumder, *Concept of espionage in Kautiliya arthasāstra: its relevance to present era*, Assam University, Silchar (India), 2010, p. 74.

¹⁶⁹ *Râmâyana*, IV, 2, 5-6, et 3, 2.

Je reviens une nouvelle fois à l'épopée du *Mahabharata*.

Ce livre sacré nous révèle, entre autres, l'importance qui était accordée, dans l'ancienne Inde, à l'espionnage à l'intérieur même de l'administration publique, ce qui n'est pas sans nous rappeler le vizir, ou vice-roi d'Égypte, qui disposait, de par sa fonction, d'un corps fourni d'agents secrets dont il usait envers les fonctionnaires qui lui étaient subordonnés et vérifiait, de cette manière, si ces derniers faisaient correctement leur travail.

Le contre-espionnage est aussi évoqué dans ce texte. Il y est précisé que les agents de renseignement devraient chercher les espions ennemis, en priorité dans les tavernes, les terrains où se pratique la lutte, les attroupements de **mendiants**, les grandes et luxueuses demeures, les cours, les maisons situées hors de la ville, les endroits qui servent de lieux de rencontre aux savants et les habitations des gentilshommes. Dans le *Râmâyana*, ici, les auteurs ajoutent que le roi ne peut assurer le bien-être de la population qu'en remportant d'abord la victoire sur les agents secrets infiltrés par l'adversaire ¹⁷⁰. Quels qu'ils aient été, ceux qui ont écrit ces lignes savaient de quoi ils parlaient.

Dans le *Kalika-Purâna*, un traité en vers de l'hindouisme relatant à la fois des faits historiques et d'ordre mythique, il est conseillé au monarque de déployer huit sortes d'espions dans autant de secteurs clefs de l'administration du royaume : les terres cultivées, la forteresse, le complexe commercial, la ferme d'où l'on procède au labourage des champs et à la récolte du riz, les bureaux de collecte des taxes, les lieux de recrutement des soldats, les zones arides utilisées pour la réhabilitation des sujets récalcitrants et les sites de construction de barrages ¹⁷¹.

À côté de ça, les agents de renseignement sont chargés de recueillir des informations utiles sur cinq des sept composantes que les penseurs politiques de l'Inde antique attribuent à l'État, à savoir le roi lui-même, les ministres, l'ensemble du territoire et sa population, les amis et les alliés du pouvoir, le trésor ¹⁷², l'armée et la capitale du royaume ; sachant que les espions n'ont pas le droit de surveiller le monarque et que la cité-capitale, parce que fortifiée, figure déjà l'un des objets de leur mission.

¹⁷⁰ *Râmâyana*, XII, 19, 13.

¹⁷¹ *Kalika-Purâna*, 84, 58-74.

¹⁷² Au sens moderne des ressources, sommes et valeurs disponibles de l'État.

Pour finir, les agents secrets doivent garder à l'esprit cinq autres cibles ou tâches distinctes : les appartements intérieurs du palais, tous les princes, ce que le chef de l'État consomme, au sens figuré comme au sens propre, soit de sa couronne jusqu'à la soupe qu'on lui sert, la **cuisine** royale, ainsi que l'évaluation des forces et faiblesses des États hostiles ou indifférents ¹⁷³.

Voilà qui en dit long sur l'étendue du champ d'action des espions de ces temps lointains. Vous aurez saisi qu'il est encore question de cuisine. C'est la part amusante de ces recherches sur l'histoire des services de renseignement. Les découvertes se font souvent là où personne ne les attend. Ceci dit, nous l'avons vu avec l'exemple de Yi Yin, cet endroit est naturellement la cible des ennemis du pouvoir. Si vous parvenez à y infiltrer un espion, vous pourrez en connaître long sur votre adversaire mais vous serez aussi capable de le liquider plus facilement.

Ceci expliquant sans doute en partie cela.

Toujours grâce au *Kalika-Purâna*, nous en apprenons sur les caractéristiques de l'agent secret idéal, qui doit être expert en déguisement, marié avec enfants, versé dans les langues, capable d'évaluer correctement les intentions d'autrui, loyal, sans peur et physiquement bien portant. Aujourd'hui encore, le fait d'être polyglotte ou, à tout le moins, de présenter de réelles aptitudes pour les langues étrangères, demeure évidemment un atout. La situation a évolué mais, à cette époque, il était préférable d'être un époux et un père de famille, peut-être pour ne pas trop attirer l'attention. Les autres qualités requises relevant du bon sens.

A contrario, seront recalés tous ceux qui n'ont aucune aptitude au travestissement, manquent d'enthousiasme, sont trop connus, trop grands, trop petits, occupés à travailler toute la journée, dépourvus d'intelligence, d'argent, ou n'ayant ni fils ni femme. En creux, il est clair que sont recherchés des éléments doués, passant inaperçus, anonymes, relativement bien intégrés, disposant de temps, de ressources, et motivés. Ce qui fait leur singularité n'est pas visible mais hautement considéré. Inutile de préciser que ces profils étaient parfaitement adaptés à la société indienne antique et ont dû muter avec le temps. Cependant, ne perdons pas de vue qu'il s'agit ici de l'espion idéal. Il est clair que, dans la pratique, des aménagements étaient indispensables.

¹⁷³ Shilpi Dutta Majumder, *Concept of espionage in Kauṭīliya arthaśāstra: its relevance to present era*, Assam University, Silchar (India), 2010, p. 102.

Ne serait-ce, comme on dit, que pour tromper l'ennemi.

Bien entendu, il existe d'autres textes issus de la culture de l'ancienne Inde évoquant l'action des agents de renseignement, mais il serait aussi inutile que fastidieux de les énumérer tous. Au lieu de ça, je vais désormais traiter d'un sujet qui relève de la symbolique propre aux services secrets à travers les âges.

Le rideau derrière le rideau

Peut-être l'aviez-vous déjà noté, au passage, mais lorsque je vous ai parlé de la Chine antique, j'ai volontairement éludé la question du **dragon**. Pour quelle raison ? Eh bien, d'abord, car cette créature n'est pas une spécificité du folklore chinois. J'ai donc logiquement décidé de la traiter à part dans cet ouvrage.

En effet, à la base, le dragon est un être légendaire de taille imposante dont la forme évoque celle du **serpent**. Il en existe de nombreuses représentations, suivant les régions du globe, quoi que deux d'entre elles se détachent sensiblement des autres. Ainsi, les dragons européens sont décrits munis de quatre pattes, d'ailes, de cornes et capables de cracher du feu, tandis que leurs homologues extrême-orientaux, s'ils ont bien quatre pattes, sont surtout dotés d'une intelligence supérieure ¹⁷⁴, ne crachent pas de feu et présentent un aspect davantage serpentiforme.

Une apparence qui rappelle un peu l'**anguille**.

Pour ma part, j'avais signalé auparavant le dragon en tant qu'animal mythique appartenant au monde souterrain, l'espace de l'État invisible par excellence. Souvenez-vous que c'est aussi l'une des représentations du **Diable**, avec le serpent. Le livre de l'Apocalypse de Jean résume ainsi : « Et il fut précipité, le grand dragon, le serpent ancien, celui qui est appelé le diable et **Satan**, le séducteur de toute la terre, il fut précipité sur la terre, et ses **anges** furent précipités avec lui ¹⁷⁵ ». Ce qui constitue déjà une belle liste de symboles relatifs aux services secrets au sens large.

Mais cette dernière ne s'arrête pas là, loin s'en faut.

Par exemple, dans la culture chinoise, ces créatures ne sont pas connotées négativement, comme en Occident ou au Moyen-Orient, et figurent souvent l'empereur de même que, fort

¹⁷⁴ Pour mémoire, « *renseignements* », en anglais, se dit « *intelligence* ».

¹⁷⁵ Apocalypse 12, 9.

logiquement, l'État visible dont ce dernier constitue la tête. D'ailleurs, les anciens Chinois se voyaient tels « les descendants du dragon », pour des raisons de nature philosophico-religieuse.

Cependant, des îles britanniques à la mer du Japon, les dragons sont censés résider à l'intérieur de **cavernes** humides, dans des mares **profondes**, au sommet de montagnes sauvages et inhospitalières, dans le sein des **abysses** océaniques ou celui de forêts hantées ¹⁷⁶. Bref, des endroits où l'on ne mettrait pas les pieds spontanément. Mais au-delà de ça, notez la récurrence de l'eau et de la notion de profondeurs (mare, océan), ainsi que celle, en filigrane, d'**obscurité** et de **ténèbres** (caverne, mare, océan), le tout étant souvent lié au monde souterrain, encore une fois. Il n'y a pas de hasard, l'**alchimie** et la **psychanalyse**, entre autres, évoquant parfois le « dragon intérieur », monstre que les héros combattent dans quantité de contes initiatiques ¹⁷⁷.

Dès lors, qu'est-ce que cela peut bien signifier ?

Quelque chose me saute aux yeux d'entrée. Dans la Bible, il est question du Léviathan, sorte de grand monstre marin, sachant que les dragons, à l'origine, sont presque tous imaginés sous l'aspect de serpents géants. Or, cet animal mythique servira beaucoup plus tard à Thomas Hobbes en tant qu'allégorie de la machinerie étatique pour son livre *Leviathan*, où ce philosophe anglais vante les mérites de l'État visible et d'un pouvoir fort qu'il appelle de ses vœux. Ceci m'évoque naturellement le cas de l'Extrême-Orient qui assimile le dragon à l'empereur, chef de ce même État visible, nous l'avons vu. Et, maintenant, je peux répondre à la question précédemment posée. Il m'apparaît en fait que le dragon est en réalité un puissant et incontournable symbole ayant un rapport direct avec l'État, visible *et* invisible.

Et donc avec les services de renseignement au sens large.

Car, comme par hasard, les plus anciennes représentations attestées de dragons apparaissent, sous un aspect rudimentaire, au Moyen-Orient, à Sumer et en Égypte, là même où surgirent ses premières manifestations sous la forme de cités-États.

¹⁷⁶ David E. Jones, *An Instinct for Dragons*, New York City, New York and London, England: Routledge, 2000, p. 108.

¹⁷⁷ Par exemple dans le célèbre poème épique anglo-saxon intitulé *Beowulf*, du nom du principal protagoniste, où celui-ci terrasse finalement un dragon. De la même façon, dans nombre de textes ésotériques et initiatiques, la pierre **cachée** chère aux alchimistes est parfois assimilée à un œuf de cette créature.

Mais avant de continuer, voici un petit récapitulatif.

| | Occident (Europe) | Extrême-Orient (Chine, Inde) |
|--------------------|-----------------------------|--|
| Description | / | / |
| - | Serpent | Anguille |
| - | Ailes | - |
| - | Cornes | - |
| - | Pattes (4) | Pattes (4) |
| | | |
| Aptitudes | / | / |
| - | Crache du feu | - |
| - | - | Grande intelligence |
| | | |
| Habitat | / | / |
| - | Abysses océaniques | <i>Idem</i> |
| - | Caverne humide | <i>Id.</i> |
| - | Forêt hantée | <i>Id.</i> |
| - | Mare profonde | <i>Id.</i> |
| - | Montagne (cime) | <i>Id.</i> |
| | | |
| Connexions | / | / |
| - | Diable, Satan | - |
| - | Mal | - |
| - | - | Empereur (Ch.) |
| - | - | État visible (Ch.) |

Dans l'antique Sumer, il est fait référence au mušhuššu, un dragon écailleux tenant de la chimère. En effet, ses pattes arrière étaient semblables aux talons d'un aigle, leurs homologues avant montrant des caractéristiques félines, voire léonines, tandis qu'il était pourvu d'un cou allongé et d'une queue, d'une tête munie

de cornes, d'une langue de serpent et d'une crête. Animal pour le moins composite, le mušhuššu tire son nom d'un mot issu du sumérien signifiant « serpent rougeâtre », ou « dragon rouge ». Sachez que dans la Bible, le serpent ancien – soit le Diable, ou Satan, est figuré sous les traits d'une telle créature ¹⁷⁸.

Encore un lien, donc, entre Hébreux et Sumériens.

Il se trouve que le mušhuššu est aussi un animal sacré rattaché à plusieurs divinités du panthéon mésopotamien et que l'on peut tracer ce dragon jusqu'au dieu Ninazu, appartenant au **monde souterrain**. Sachez que cette entité n'est autre que le fils de la déesse Ereshkigal, qui règne sur le Kur, le pays des morts, ou monde souterrain, que décrit la mythologie sumérienne. Or, nous l'avons appris au moment de parler des « *spy buttons* », ou « boutons d'espion », de George Washington, la reine de la **nuît** Ereshkigal est assimilée à la grande déesse babylonienne Inanna / **Ishtar**, en outre associée à la planète **Vénus** et, par ricochet, à Satan / **Lucifer** ; vous ne serez donc pas surpris de découvrir qu'un mušhuššu orne précisément la **porte** d'Ishtar, l'une des huit portes de la cité intérieure de la Babylone antique.

Mais de quand date cette représentation ?

La sculpture sur la porte de la ville remonte naturellement à sa construction, en 575 av. J.-C., sur ordre du monarque de ce temps, le roi Nabuchodonosor II, mais la représentation elle-même, la manière dont on décrit le mušhuššu, est évidemment bien plus vieille. Après avoir été l'animal sacré de Ninazu, la créature devient celui du dieu Tishpak, vers 2 000 av. J.-C., ce qui me permet d'affirmer que l'ancienneté du dragon sumérien se perd dans la nuit des temps. Aussi n'est-il pas trop audacieux de penser qu'il a pu être conçu, à partir de matériaux culturels antérieurs, dès la fondation des premières cités-États, autour de 3 700 av. J.-C., ou peu après, par les serviteurs de l'État, visible et invisible. Enfin, pour cette raison, je ne suis pas loin de voir dans le dragon l'un des plus vieux symboles de celui-ci.

Ou plus particulièrement de sa fraction invisible.

C'est en tout cas ce que suggèrent toutes ces références au monde souterrain, espace de l'État invisible par excellence. Et

¹⁷⁸ « Un autre signe parut encore dans le ciel : tout à coup on vit un grand **dragon** rouge, ayant sept têtes et dix **cornes**, et sur ses têtes, sept **diadèmes** ; de sa queue, il entraînait le tiers des **étoiles** du ciel, et il les jeta sur la terre. » (Apocalypse 12, 3-4a). Le diadème symbolise la royauté, l'État visible.

quand ce n'est pas de l'inframonde, ou « *underworld* », dont il est question, c'est de la nuit, temps de prédilection de ce même État invisible. Mon hypothèse de travail semblant donc solide.

Mais qu'en est-il, toutefois, des autres régions du globe ?

Pour ce qui est de l'Égypte antique, deuxième foyer où les dragons apparaissent dans la mythologie, les représentations et les récits oraux puis écrits du folklore local, il me faut évoquer le dieu Apophis, ou *Aapep* / *Aapef*, en égyptien ancien, ce qui signifie « géant », ou « serpent géant ». Le nom de cette entité, très parlant quant à l'image que les gens de cette époque s'en faisaient, remonte à la VIII^e dynastie, soit vers 2 150 av. J.-C., ce qui constitue une date *minimale* d'antériorité. Comme pour Sumer, le concept précède forcément le mot qui le désigne.

Tel en Europe, où ce type de créature est associé au mal, ce dragon-serpent est dépeint sous des dehors **malfaisants**, et c'est pour le triomphe du bien qu'il est souvent décrit que telle divinité l'a combattu, capturé, soumis, ou tué. D'une taille tout à fait gigantesque, Apophis personnifie, incarne, le **chaos**. Détail intéressant, cette entité lutte pour défaire l'univers et aime s'en prendre à Rê, le dieu solaire. C'est pourquoi chaque lever de l'astre du jour est interprété par les anciens Égyptiens à l'instar d'une nouvelle victoire du soleil sur le dieu-serpent Apophis.

De mon côté, je note que celui-ci règne, du même coup, autant sur la **nuit** que Rê, sur le jour. Se peut-il que Rê figure l'État visible et Apophis, sa contrepartie invisible ? Il est vrai que, dans les faits, les serviteurs de l'État se partagent entre la nuit et le jour, le monde souterrain et la surface. Difficile de conclure sans en savoir long sur la mythologie égyptienne. Ce qui est certain, c'est que selon celle-ci, l'obligation qu'a Rê de se coucher, tous les soirs, sous l'horizon, revient à le faire entrer dans le **monde souterrain**, ou « *underworld* », domaine du dieu Apophis, le dragon-serpent. D'où cette vulnérabilité qui fait de ces deux entités des ennemis, jusqu'à ce que Rê reparaisse. Est-ce là une façon imagée de décrire des rivalités existant entre les organes de l'État invisible et les institutions de l'État visible ?

De telles tensions subsistent en notre siècle, alors, ce n'est pas impossible. Bien entendu, les services secrets au sens large œuvrent de concert avec les structures de l'État visible. Parfois, malgré tout, des frictions éclosent. Aucune mécanique, qui plus est d'origine humaine, n'étant infaillible ou incorruptible.

Je pense en tout cas qu'il y a matière à réflexion.

Autre serpent, ou dragon, représenté mordant sa propre queue et associé à la culture de l'Égypte antique, l'ouroboros. Son nom vient du grec ancien *οὐροβόρος*, ou « *ourobóros* », soit la combinaison de *οὐρά*, c'est-à-dire « *ourá* », la « queue », et *βόρος*, ou « *borós* », qui signifie « vorace, glouton ».



Fig. 22 : Gravure d'un ouroboros sous les traits d'un dragon européen, œuvre due à Lucas Jennis, en 1625, qui illustre un traité d'**alchimie** intitulé *De Lapide Philosophico*, où la créature évoquée symbolise en réalité le **mercure**. Rien de surprenant, quand on sait que Mercure / Hermès est la divinité protectrice de l'État invisible, mais dont la présence, ici, confirme la filiation à travers le temps et l'espace, de Sumer jusqu'à nos jours.

Pour autant, l'ouroboros n'est pas égyptien. Il est attesté en Mésopotamie, où s'épanouit la civilisation sumérienne, avant même d'être mentionné dans les *Textes des Pyramides*, qui ont paru vers 2 350 av. J.-C., ce qui montre bien que ces symboles sont nés à Sumer et se sont répandus par la suite un peu partout.

L'ouroboros est censé évoquer, tantôt l'**introspection**, tantôt le concept de l'éternel retour et le caractère cyclique de l'histoire, les processus de création et de **destruction**, la vie et la **mort**, le jour et la **nuît**. Ces notions nous sont familières, mais surtout en qualité de symboles de l'État, visible et invisible.

Certains érudits voient aussi en l'ouroboros l'union entre le monde chtonien, lié à la terre – pour ne pas dire souterrain – et domaine des dieux **infernaux**, et le monde céleste, les cieux. Les couleurs associées à l'un et à l'autre étant respectivement le **noir** et le blanc. Ce qui va dans le sens de mon intuition.

Mais, à mon avis, le concept d'éternel retour suppose à la fois l'autofécondation et la renaissance. Je le rattache à la notion de continuité de l'État qu'illustre à merveille la célèbre formule ancienne, prononcée lors des funérailles du monarque, dans notre pays et en Angleterre, où l'aristocratie utilisait souvent le français : « Le roi est mort, vive le roi ! » Cependant, l'homme assis sur le trône n'est que la tête, le *chef*, de l'État, et dès qu'il meurt, un autre, choisi à l'avance ou pas, prend sa place. Ainsi, le trône n'est jamais vacant et la couronne repose toujours sur une tête. Nous pouvons bien entendu dire la même chose de l'État, car la tête et le corps de ce dernier sont intimement liés. Quand le chef du royaume, ou de la république, n'est plus ou est sorti, l'on peut affirmer : « L'État est mort, vive l'État ! »

Naturellement, je ne prétends pas épuiser le sens de ce puissant et complexe symbole. Je note toutefois que l'ouroboros est parfois rapproché du Léviathan hébreu en tant que figure du **chaos**, et il est présent sur la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen de 1789, invention de la **franc-maçonnerie**¹⁷⁹.

Ce qui, vous en conviendrez, vaut son pesant d'or.

J'ai donc évoqué quelques serpents et dragons relevant des mythologies sumérienne et égyptienne. Suivant l'ordre où les premières langues écrites sont apparues, je vais maintenant faire

¹⁷⁹ L'ouroboros se trouve dans la partie supérieure du document, au-dessus du bonnet phrygien coiffant la lance qui sépare la liste des articles en deux.

un détour du côté de l'akkadien et ses légendes orales, d'abord, puis couchées à l'écrit. Et là, surprise, je tombe sur Ušumgallu, ou Ushumgallu, l'un des trois serpents cornus décrits par la mythologie akkadienne, ses deux semblables étant Bašmu, ou Bashmu, et Mušmaḥḥū, pour être tout à fait complet.

Cette créature mutera par la suite en dragon-serpent dont certains traits rappellent ceux d'un lion, tel le mušhuššu de ses voisins sumériens, avant d'être imagée, vers 2 200 av. J.-C., sous l'aspect d'un dragon ailé muni de quatre pattes. Là encore, nous pouvons présumer que ledit Ušumgallu a surgi bien plus tôt, peut-être dès 3 000 av. J.-C., quand naquit l'État akkadien.

Mais trouve-t-on ces dragons dans *tout* le Moyen-Orient ?

Après l'akkadien est inventée une nouvelle langue écrite, l'éblaïte, qui se répand en Syrie, principalement. C'est à Ébla, cœur de la culture éblaïte, qu'est attesté, vers 2 500 av. J.-C., le culte du dieu Adad, divinité, entre autres, de la tempête et de la pluie, célèbre pour avoir affronté un dragon à sept têtes.

Dans le sud-ouest de la Perse, en Élam, le panthéon local est riche en représentations de serpents et de dragons ailés. Il en existe d'ailleurs de vraiment curieux, tels les « *scarfaces* », ou « balafrés ». Ce sont des dragons-serpents anthropomorphiques dont les plus vieux exemplaires sont antérieurs à 2 200 av. J.-C., au minimum. J'ajouterai que ces créatures prennent rarement forme humaine, selon la mythologie élamite, et que le dragon-serpent n'est pas leur seul aspect possible. En outre, ils incarnent les forces hostiles du **monde souterrain**, ou « *underworld* ».

Ici encore, le lien avec l'État invisible est évident.

La mythologie hourrite, entre autres créatures de ce genre, évoque un dragon de mer, appelé Hedammu, qui sème la terreur le long du littoral syrien. J'ignore de quand date précisément la plus vieille mention d'une telle entité, mais nul doute que celle-ci est très ancienne. Peut-être quatre millénaires, en fait.

Chez les Hittites, toujours en suivant l'ordre dans lequel sont apparues les premières langues écrites, je signale un dragon de forme serpentine nommé Illuyanka, c'est-à-dire « serpent », en hittite. Sachez que ce mot est constitué de deux termes, « *illu* » et « *eng* », du proto-indo-européen, qui, une fois inversés et latinisés, donnent le substantif « *anguilla* », ou « **anguille** ». Cette information, que nous devons à des linguistes, confirme la justesse de mon intuition, lorsque je comparais les dragons asiatiques à ce poisson **serpentiforme**.

Mais poursuivons notre quête du dragon.

Restons en Anatolie où les textes mythologiques rédigés en *luwian* traitent aussi du terrible Illuyanka, cependant que les œuvres en *palaic*, empruntent beaucoup aux légendes des pays voisins. Puis, en Grèce, nous verrons poindre, progressivement, des récits impliquant des créatures tenant à la fois du dragon et du serpent, telle que l'Hydre de Lerne, que combattit Hercule à l'occasion de ses célèbres Travaux, et dont les plus anciennes représentations datent de 700 av. J.-C., suggérant une origine largement antérieure. Je pourrais citer des monstres de ce genre davantage récents, comme Typhon, abominable géant de type serpentiforme, ou Ladon, version grecque du serpent Illuyanka, lui aussi trucidé par le héros herculéen, et d'autres encore. Vous pouvez le constater, les exemples ne manquent pas.

Sans grand doute d'origine attique, la Chimère grecque est un peu particulière. Elle est souvent représentée tel un lion, du dos duquel émergent le cou et la tête d'une chèvre, doté d'une queue se terminant en **serpent**. Notez que cette créature hybride crache du feu, à la manière d'un **dragon** européen.

Il existe même des textes en ougaritique, dont le foyer initial se trouve en Syrie, qui témoignent d'un culte voué au Léviathan, grand monstre marin que nous avons déjà croisé et qui procède du serpent de mer, figure primitive classique des dragons moyen-orientaux. Et je passe sur les innombrables monstres de ce type relevant de la culture chinoise. Au final, j'ai prouvé qu'au moins jusque 1 200 av. J.-C., l'apparition des dragons-serpents dans les mythologies locales accompagne le processus de transition étatique et le passage à l'écriture depuis les Sumériens, en Basse-Mésopotamie, vers 3 500 av. J.-C., voire plus tôt encore. Néanmoins, il me faut préciser que l'on trouve des statues de dragons issues de la culture de Yangshao, dans la région du fleuve Jaune, sculptées il y a six mille ans.

Est-ce là le résultat d'une influence sumérienne ?

Difficile à dire. Pour ma part, je ne le crois pas, mais nous ne pouvons cependant pas écarter cette possibilité. Par exemple, il a été découvert, en Égypte, des restes de soie chinoise qui furent datés de 1 070 av. J.-C., et, je l'ai déjà indiqué, il est attesté que les Sumériens commerçaient, dès 3 700 av. J.-C., avec les cités-États de la vallée de l'Indus, ce par voie maritime. Or, les moyens de transport n'étaient guère plus rudimentaires

en cette époque reculée. Imaginons qu'un port tel que Uruk ait pu faire naviguer des bateaux jusqu'en Chine en longeant les côtes de l'Asie du Sud, ou qu'ils aient pu acheter aux Indiens ce que ceux-ci avaient obtenu des lointains chinois, si ces derniers, bien sûr, commerçaient alors ensemble. Une influence culturelle serait ici envisageable, même si cela fait beaucoup de « si ».

C'est pourquoi je demeure sur ma position d'origine.

Il m'apparaît plus plausible de considérer le dragon tel un symbole de l'État invisible, car rattachable au monde souterrain. Ce qui est certain, c'est que cette créature, à travers nombre de textes mythologiques, se déplace aussi vers l'ouest, avec l'État, ses services secrets au sens large, l'écriture et la supposée élite suméro-hébraïque que j'entrevois derrière les uns et les autres.

De plus, en Chine, le dragon figure l'empereur et, de facto, l'État visible, ce qui, a priori, va à l'encontre de la théorie d'une influence sumérienne. Maintenant, je dis bien *a priori*, car le pouvoir chinois d'alors était libre, après tout, de choisir quel sens donner à ce symbole. Et parce que l'Indus script n'a pas pu être déchiffré, officiellement, nul ne peut confirmer ou infirmer que les civilisations de l'Inde et de la Chine antiques se sont chacune développées de façon indépendante.

Je conclurai enfin de la manière suivante.

La première langue écrite du continent américain apparaît assez récemment, vers 292 de l'ère chrétienne, consistant en une inscription découverte dans la cité de Tikal, sur une stèle. Pour autant, les archéologues estiment que les plus anciennes villes ont été bâties dès 3 500 av. J.-C., dans les Andes péruviennes. Pour la Mésoamérique, il faudra attendre la civilisation olmèque et ses cités érigées non loin du golfe du Mexique, environ deux mille ans plus tard. Mais dans un cas comme dans l'autre, il ne s'agit pas d'un État, ni même d'une cité-État, telle qu'il y en a sur le continent asiatique. Cela explique probablement pour quelle raison ces gens ne connaissaient pas l'écriture. Sans doute l'élite dirigeante du moment n'en aura-t-elle pas eu besoin avant longtemps. Là-bas encore, la nécessité faisait loi.

Quid, alors, des pyramides mésoaméricaines ?

En effet, vers 1 500 av. J.-C., les Mayas, notamment, se mettent à bâtir des monuments de forme pyramidale. Bien sûr, l'on a beaucoup bavardé à propos d'une possible influence de l'Égypte antique sur les architectes locaux. L'idée n'est pas sotte du tout. Audacieuse mais fondée. Ainsi, en 1969, l'**ethnologue**,

archéologue et aventurier norvégien Thor Heyerdahl se mit en tête de démontrer que les anciens Égyptiens étaient capables de voyager en bateau jusqu'en Amérique, avec les seuls moyens techniques qu'on leur connaissait. Il se fit construire un navire en roseau de papyrus qui fut baptisé *Ra* et partit depuis le littoral atlantique marocain où il était certain que les marins de l'Égypte antique s'étaient déjà aventurés. L'embarcation se brisa après plus de 6 400 km en mer, à moins de 160 km des Caraïbes.

Dès l'année suivante, Heyerdahl retenta le coup.

Cette fois, le voyage fut un succès. Le frêle bateau, baptisé *Ra II*, accosta paisiblement sur l'île de la Barbade, après s'être laissé porter par le vent et les courants marins. L'aventurier venait de prouver, en 1970, que les marins de l'ancienne Égypte avaient pu découvrir l'Amérique une éternité avant Colomb.

Dès lors, une possible influence égyptienne quant à la façon d'ériger des pyramides en 1 500 av. J.-C., chez nos amis Mayas, n'a rien d'incongru. Difficile à prouver, naturellement, mais plausible. Toutefois, je pense que si contacts et influence il y a eu, ils n'ont pas perduré, peut-être en raison de tensions ou de l'instabilité politique des sociétés mésoaméricaines. J'en veux pour indice que l'État n'a pas été adopté en tant que forme de gouvernement. Si l'élite suméro-hébraïque qui, me semble-t-il, dirige alors l'Égypte, avait expatrié certains des siens pour fonder des cités à une telle distance, en toute logique les régions concernées auraient connu leur transition étatique. Or, si l'on en croit les archéologues, ce n'est pas ce qui se déroula. Par contre, autour de l'an 300, l'État y a déjà fait son apparition.

À cette époque, l'entreprise avait-elle enfin réussi ?

Sans pour autant que l'élite au pouvoir, précisément, en Égypte, y soit pour quelque chose. En fait, ce pourrait être les Phéniciens, par exemple, excellents navigateurs. Mais cela reste un peuple dirigé par l'élite suméro-hébraïque. En tout cas, si je me base sur la date d'apparition du maya écrit, cela situerait l'éclosion de l'État maya vers 100. En ce temps, la Phénicie est romaine. Ce que je sais, par contre, c'est que, peu après, il est rendu un culte au dieu Kukulcan, connu chez nous sous le nom de « serpent à plumes », dont les plus anciennes représentations datent de 150, ce qui est fort proche de mon estimation. Ce n'est certes pas le premier dragon-serpent mésoaméricain, mais cette quasi concomitance m'interpelle grandement.

Ayant du mal à croire à un simple hasard.

D'autant que les Olmèques, premier peuple à se civiliser et à bâtir des villes pour toute la Mésoamérique, adoraient déjà un serpent aquatique, vers 1 200 av. J.-C., duquel dérive la totalité des dragons-serpents de cette région du globe. Difficile, ici, de ne pas envisager l'hypothèse de l'influence suméro-hébraïque.

Mais restons-en là, de peur que cette réflexion, féconde, il est vrai, ne nous emmène trop loin.

Je laisse donc le soin au lecteur de continuer ce travail qui, de toute manière, ne constitue qu'une infime partie du sujet nous intéressant ici. Mais sachez qu'en traçant le dragon en qualité de symbole de l'État, visible et invisible, vous serez aussi capables de démasquer des espions et autres agents d'influence, passés et présents, qui sont ainsi « marqués » de ce signe.

Par exemple, si vous cherchez à lister les œuvres littéraires où apparaissent un dragon, ou qui font allusion à cette créature, vous tomberez sur le *Doctor Faustus* de Christopher Marlowe, dramaturge, poète, traducteur et **espion** intégré aux services de renseignement de la reine Élisabeth I^{re} d'Angleterre ; vous serez sans doute aussi amusés d'apprendre qu'avant d'être traduit dans sa langue, lu et adapté par Marlowe, cet écrit fut édité pour la première fois, en 1587, grâce à un certain Johann **Spies**, dont le patronyme se lit tel le pluriel de « *spy* ».

Soit le mot « espion », en anglais.

Comme vous pouvez le constater, les jeux de mots sont toujours très appréciés dans les couloirs de l'État invisible. C'est d'ailleurs l'une de leurs faiblesses. Car dès que vous avez saisi le truc, vous n'avez plus qu'à tirer sur le fil pour que la pelote se dévide et laisse apparaître ce qui est caché en son centre¹⁸⁰.

Voilà pourquoi vous ne serez pas étonnés si je vous dis que les célèbres Jacob et Wilhelm Grimm ont usé du symbole du dragon dans l'un de leurs contes, *Les Deux Frères*, publié en 1812, où il est question de **gémellité** et qui est fortement inspiré d'une très ancienne œuvre égyptienne.

¹⁸⁰ J'imagine qu'une fois éventée pour de bon, cette petite manie n'aura plus cours parmi les services secrets. Toutefois, en attendant, le mal est fait, dans la mesure où il est impossible de rectifier le tir en amont. À moins que ne soit instaurée une réécriture progressive de l'histoire digne du roman *1984*. Après tout, dans le meilleur comme dans le pire, il ne faut jamais dire jamais.

Et puis il y a l'inénarrable Lewis Carroll.

Dans son roman *De l'autre côté du miroir*, l'auteur décrit l'étrange Jabberwocky, ou Jabberwock, terrible créature tenant du dragon et munie de deux « **yeux de feu** », selon Carroll qui, j'en suis convaincu, était un agent d'influence ¹⁸¹.

Pour l'anecdote, dans le film *Alice in Wonderland*, signé Tim Burton et sorti en 2010, c'est l'acteur Christopher Lee qui prête sa voix à Jabberwocky, pour seulement deux petites lignes de dialogue. Or, le vieux Lee était le cousin par alliance d'un illustre espion, l'écrivain Ian Fleming, entre autres « hasards ». Enfin, celui qui allait devenir le grand acteur que nous savons, a reconnu plus tard qu'il avait été membre des Forces Spéciales durant la Seconde Guerre mondiale, en même temps qu'**officier** de renseignement rattaché à l'escadron 260 de la RAF.

Christopher Lee fut donc ainsi un agent d'influence, étant donné qu'aucun membre des services secrets d'un rang si élevé ne prend *réellement* sa retraite. Mais ceci est un autre problème.

Reprenons le fil de la grande histoire où, sans chercher à être exhaustif, je vais vous narrer des événements relatifs au développement de l'État invisible au Moyen-Orient et ailleurs.

¹⁸¹ Détail qui a son importance, Jabberwocky, sur l'illustration célèbre qu'en fit John Tenniel, porte un **gilet**, ou « *waistcoat* », tout comme le lapin blanc croqué par ce même artiste. Vous vous souvenez sans doute de la fameuse « main **cachée** » et discernerez donc aisément le lien entre le dragon, le gilet, le monde souterrain et, par extension, l'État invisible.

